Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

8 | 1996

Du dire et du discours

Emile Benveniste : quelle sémantique ?

Claudine Normand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1183>

DOI : 10.4000/linx.1183

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 1996

Pagination : 221-240

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Claudine Normand, « Emile Benveniste : quelle sémantique ? », *Linx* [En ligne], 8 | 1996, mis en ligne le 24 juillet 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1183> ; DOI : 10.4000/linx.1183

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Emile Benveniste : quelle sémantique ?

Claudine Normand

- 1 L'œuvre de Benveniste, source de référence fréquente chez les linguistes français, était restée jusqu'à ces dernières années assez peu analysée en dehors des études comparatistes et historiques¹. Ce n'est que récemment qu'elle a suscité plusieurs travaux s'attachant à la fois à cerner cet ensemble, dont la diversité déconcerte souvent, à analyser les concepts « à succès » (la subjectivité, l'énonciation, le discours...) et à situer Benveniste dans la linguistique contemporaine. Ce renouveau d'intérêt est sans doute à rattacher à l'importance actuelle des recherches sémantiques dans leur diversité.
- 2 On sait que, dans les années 70, Benveniste a pu servir de référence, ou plutôt de point de départ, aussi bien à une analyse du discours qui se donnait comme une sémantique et restait attachée au fonctionnement de la langue qu'à un courant pragmatique pressé d'échapper à ce cadre². Si les recherches cognitives pour leur part ignorent Benveniste la sémiotique actuelle, dans son rapprochement avec la phénoménologie, prend appui sur son approche du sujet et de la temporalité³. Pour ma part j'ai lu dans ses analyses à la fois un développement conséquent de la théorie saussurienne en une linguistique de la signification et un glissement hors de ce qui en est le fondement, le principe sémiologique de l'arbitraire du signe⁴. Ces points de vue, dans la diversité de leurs interprétations parfois contradictoires, témoignent de la richesse de cet héritage.⁵
- 3 Partant des résultats de mes travaux précédents je voudrais montrer plus précisément comment s'introduit chez Benveniste la question, centrale en sémantique, de la référence et ses rapports à la théorie dite de « l'énonciation »⁶.
- 4 Dans un premier temps – **Signification et désignation** – je montrerai le changement qui s'opère chez Benveniste au sujet de ces deux notions classiques. On verra que la prise en compte de la référence (désignation), ne s'impose à lui qu'à partir du moment où la signification lui apparaît comme un véritable problème théorique, à traiter comme tel. Cette double nouveauté ne se formule qu'à partir de 1964, comme le montrera la comparaison de deux textes (1954/1964). Ce changement peut être résumé dans le

programme qui dédouble dès lors la description linguistique entre *sémiotique* et *sémantique*.

- 5 Dans un deuxième temps - **Référence** et **énonciation** - je reviendrai sur le rôle, dans l'élaboration de cette perspective sémantique, de la mise en place théorique de l'énonciation ; je fais l'hypothèse que c'est la spécificité sui-référentielle des termes de la « personne » qui permet à Benveniste de traiter de la référence en linguiste, sans réduire la sémantique à son modèle logico-positiviste.
- 6 Enfin, lorsque ce dédoublement-redoublement de l'analyse linguistique, se déploie dans un programme plus vaste conjuguant, sous le chef de la sémiologie, le sens et le sujet, je retrouve ce philosophe « malheureux » contrarié par le linguiste, dont il m'est arrivé de suggérer la « double postulation »⁷.

Signification et désignation

La question de la signification⁸

- 7 Il y a un moment où Benveniste, dans ses analyses qui se veulent toujours et seulement linguistiques, croise la philosophie, sur les questions du sujet et de la référence. Dans cette rencontre la dimension de la signification devient problématique, alors que jusque là elle ne paraissait pas faire question.
- 8 En effet que les termes signifient va en quelque sorte de soi dans la description comparative des langues : c'est la ressemblance de sens qui justifie d'abord qu'on rapproche des formes plus ou moins différentes ; l'interprétation sémantique est un préalable à la description. Elle peut, certes, donner lieu dans chaque cas à des discussions philologiques et - Benveniste le rappelle toujours - il faut tenir compte des emplois parfois très particuliers d'un terme, autrement dit des textes et contextes ; mais cela paraît tout au plus une difficulté de traduction, et non un problème théorique concernant la langue. Ce n'est qu'à partir de 1964 que la propriété de *signification* est présentée dans ses textes comme un problème fondamental de la linguistique, exigeant de nouveaux concepts et qu'on modifie la méthode de description. J'argumenterai cette affirmation en comparant deux textes distants de dix ans : « Problèmes sémantiques de la reconstruction » (1954, I, ch.XXIV) et « Niveaux de l'analyse linguistique » (1964, I, ch. X).

1954 : le sens dans un comparatisme structural

- 9 Dans ce long article consacré à des problèmes d'étymologie, Benveniste précise d'emblée qu'il ne va pas traiter de la signification sur un plan théorique :

Les notions sémantiques se présentent encore sous une forme si vague que pour en traiter un aspect il faudrait commencer par poser un corps de définitions rigoureuses. Mais ces définitions demanderaient à leur tour une discussion portant sur les principes mêmes de la signification. (289)
- 10 Restant dans une perspective comparatiste (« déterminer si et comment deux morphèmes formellement identiques ou comparables peuvent être identifiés par leur sens »), le seul principe qu'il met en avant concerne la méthode :

(...) le sens d'une forme linguistique se définit par la totalité de ses emplois, par leur distribution et par les types de liaison qui en résultent. (290)

- 11 Suit l'analyse de plusieurs problèmes particuliers de reconstruction tels que le cas des deux sens de la forme *voler* en français ou la correspondance du grec signifiant *poser* (*tithemi*) et du verbe latin *faire* (*facere*) que certains renvoient à une même racine indo-européenne * **dhe-**, « connexion qui n'est pas pour nous si manifeste qu'on doive l'admettre sans justification » (291).
- 12 Tout le texte insiste sur l'importance des contextes dont la prise en compte doit permettre d'éviter ce que Benveniste appelle chez certains « un vice de méthode dans l'argumentation » (300). Il critique ainsi les rapprochements faits par le néo-grammairien Osthoff entre les formes sanskrites des termes désignant l' *arbre* et la *fidélité* et la reconstruction que celui-ci propose, à l'appui de cette relation, d'une racine commune portant la notion concrète de l'arbre :
- Les relations morphologiques et la distribution des formes n'indiquent pas entre les termes qui dénotent l'« arbre » et ceux pour « fidélité » une relation telle que les seconds dérivent des premiers. Ils se répartissent également dans chaque langue (indo-européenne) et relèvent les uns et les autres d'une même signification qui se laisse reconstruire à l'aide de l'ensemble des formes attestées. (300)
- 13 Concluant sur le caractère « fallacieux » du critère concret/abstrait Benveniste affirme alors l'importance de « la distinction nécessaire entre la signification et la désignation » (301).
- 14 Cependant cette affirmation, qui n'est pas ici davantage argumentée, n'est guère éclairée par l'ensemble de ses démonstrations dans lesquelles les termes *sens*, *dénotation*, *signification*, ou *signifier*, *désigner*, *dénommer*, semblent employés indifféremment ou selon des distinctions qui restent non explicitées ; ainsi :
- C'est seulement en grec que * **dru-** signifie « chêne ». Partout ailleurs le *sens* est « arbre, bois » (...). Le terme générique pour « arbre » a *dénommé* l'arbre le plus important(...). Tout confirme que ***dreu-** *désignait* l'arbre en général, et que le *sens* de « chêne » a été acquis en grec seulement (...) Ainsi la démonstration d'Osthoff est atteinte dans son principe même ; la *signification* qu'il croyait originelle se révèle tardive et limitée. (300) (souligné par CLN.)
- 15 A partir d'une étude des emplois dans les différentes langues indo-européennes, Benveniste établit pour sa part une « base formelle » ayant une « signification commune » et constituant ce qu'il appelle une « famille sémantique » ; *signification* semble alors ne référer qu'aux relations que les emplois permettent d'établir entre les formes :
- On doit poser la base formelle comme I * **der-w-**, II* **dr-eu-**, avec le sens de « être ferme, solide sain »... (Suivent des exemples *skr.*, *gr.*, *v.sl.*, *irl.*) Ici se placent naturellement les membres germaniques de ce groupe tels que got. **trauan**, **trausti** qui en dérivent tout droit et ont fixé en germanique la terminologie de la « confiance ». (300)
- 16 Mais la conclusion de ce passage est loin d'être claire quant à la distinction désignation/signification :
- Dès lors c'est de cette commune signification que participe également la désignation de l'arbre. (301)
- même si ce qu'il entend par signification semble s'éclairer plus loin par le rapprochement qu'il établit entre cette étude par les emplois et la méthode structurale :
- Dans tous les cas discutés se trouve impliqué un problème de relation, et c'est par les relations qu'est définie une structure sémantique. Le lecteur averti discernera sans doute dans la démarche suivie ici les mêmes préoccupations qui se font jour dans d'autres parties de la linguistique actuelle, et même certaines analogies dans l'objet de la recherche. Les considérations qui précèdent tournent autour d'une

question qui est l'identification des traits distinctifs par opposition aux variantes : comment définir la distribution et les capacités combinatoires d'un « sens » ... (307)

- 17 Ainsi, dans ce texte situé entièrement sur le terrain de la grammaire comparée, donc d'une réflexion linguistique sur le sens orientée par l'étymologie et la diachronie, on voit se dessiner la difficulté liée au double rôle de la langue : nommer le monde (désignation arbitraire par rapport à la réalité) et le dire à l'intérieur d'un système, dans des relations par lesquelles les formes se motivent réciproquement (signification) ; ce que Benveniste formulera plus tard par la « double signifiante » et développera dans l'opposition *sémantique/sémiotique*. Mais cette opposition n'est ici qu'à l'état d'ébauche dans l'affirmation de la séparation nécessaire de la *désignation* et de la *signification*, distinction peu tenue dans le texte lui-même. Elle s'annonce aussi dans la constatation des difficultés que l'étude sémantique oppose à l'analyse structurale :

Mais les notions sémantiques beaucoup plus complexes (que la « phonémique »), plus difficiles à objectiver et surtout à formaliser, étant engagées dans la « substance » extra-linguistique, appellent d'abord une description des emplois qui seuls permettent de définir un sens. (307)

- 18 Le rapport à la logique est ici suggéré en même temps qu'écarté : le linguiste n'a pas à s'occuper de la référence (rapport à la « substance »), du moins pas dans ce temps de l'analyse structurale (« d'abord ») ; il peut d'autant mieux l'éviter qu'il ne s'occupe pas du sens des phrases, donc de ce qui est dit du monde, mais seulement du sens des mots, des unités du système.

1964 : le sens dans une linguistique de la phrase

- 19 Ce texte, « Les niveaux de l'analyse linguistique », est fondamental pour comprendre le changement qui se produit chez Benveniste dans l'approche de la signification. Ce changement est lié à la prise en compte de la spécificité de la phrase et, par là, à la rencontre avec la logique sous la forme des problèmes de la référence.
- 20 Je résume les étapes de ce long développement dont je ne prétends pas ici déployer toute la complexité, en particulier sur la notion capitale de la propriété d'« intégration ».
- 21 Sans détailler la démonstration qui reprend les procédures de l'analyse structurale et aboutit à la notion de niveaux, je ne garde que la conclusion : c'est le sens qui permet de segmenter les unités à chaque niveau, le critère distributionnel ne fait que s'ajouter à la condition linguistique du sens auquel doit satisfaire la délimitation de la nouvelle unité de niveau supérieur. Le sens est en effet la condition fondamentale que doit remplir toute unité de tout niveau pour obtenir statut linguistique. (122)

Ainsi il n'est plus temps

de biaiser avec le « sens » et d'imaginer des procédés compliqués et inopérants pour le laisser hors de jeu en retenant seulement les traits formels ; mieux vaut reconnaître franchement qu'il est une condition indispensable de l'analyse linguistique. (ibid.)

- 22 On peut supposer que l'anti-mentalisme extrême du structuralisme américain, faisant dépendre les principes de la description linguistique d'une position strictement behavioriste en psychologie¹⁰, a poussé Benveniste à voir dans le sens un problème théorique à traiter comme tel ; c'est le problème, dit-il alors,

qui hante toute la linguistique moderne, le rapport forme : sens que maints linguistes voudraient réduire à la seule notion de forme, mais sans parvenir à se délivrer de son corrélat, le sens. (126)

- 23 Tel Persée devant la tête de Méduse, Benveniste ruse alors avec le sens et l'aborde obliquement par l'opposition *constituant/intégrant* : une unité formelle, un constituant, est distinctive si elle peut être partie intégrante de l'unité de niveau supérieur dont elle devient l'intégrant ; ainsi **seau** est intégrant de **seau à charbon**. Cette liaison permet d'éclairer la relation forme/sens par un rapprochement - analogie ou assimilation ? Benveniste dit « modèle »-, entre constituant : intégrant et fonction propositionnelle : proposition. La fonction propositionnelle, forme vide (x est humain) ne devient proposition que si on donne une *valeur*, autrement dit un *sens* à x, par où « elle devient une proposition vraie ou fausse » (125). Mais, lorsqu'on utilise un langage logique on sépare dans le calcul les deux étapes de la fonction propositionnelle et de la proposition, alors que dans une langue naturelle :

Forme et sens apparaissent ainsi comme des propriétés conjointes, données nécessairement et simultanément, inséparables dans le fonctionnement de la langue. (127)

- 24 Ainsi le « modèle » logique permet d'évoquer la distinction syntaxe (combinatoire de signes) et sémantique (relations des signes au monde), qui est une distinction de la sémiotique logico-positiviste, mais aussi de s'en démarquer dans une approche proprement linguistique du sens : la spécificité d'une langue naturelle par rapport à un langage logique est de signifier d'emblée. Ce modèle permet aussi de reprendre et préciser la distinction sens et référence :

Dans la langue organisée en signes le sens d'une unité est le fait qu'elle a un sens, qu'elle est signifiante. Ce qui équivaut à l'identifier à sa capacité de remplir une 'fonction propositionnelle', autrement dit à sa capacité d'intégration. (127)

- 25 Alors que *sens* est pris « dans une acception complètement différente » quand on se demande « quel est ce sens ? » ; il s'agit alors de la référence :

Chaque énoncé et chaque terme de l'énoncé a ainsi un référent¹¹ dont la connaissance est impliquée par l'usage natif de la langue et l'analyse de ce référent est une tâche distincte, souvent difficile qui n'a rien de commun avec le maniement correct de la langue. (127)

- 26 En 1964 Benveniste ne dit pas que cette tâche différente ne serait pas celle du linguiste, alors que dans le texte de 1954 il lui assignait clairement la signification et écartait la désignation. C'est qu'il est passé du souci de dégager l'unité « par l'identification des traits distinctifs par opposition aux variantes », et donc de « définir la distribution et les capacités combinatoires d'un 'sens' » (1954, I, 307) à la considération de la phrase, « proposition prédicative » qui, d'une part « ne constitue pas une classe d'unités », d'autre part « porte à la fois sens et référence : sens parce qu'elle est informée de signification, et référence parce qu'elle se réfère à une situation donnée » (129,130).

- 27 Introduire dans l'analyse la phrase, « unité de discours », assigne désormais au linguiste une double tâche de description :

Il y a d'un côté la langue, ensemble de signes formels, dégagés par des procédures rigoureuses, étagés en classes, combinés en structures et en systèmes, de l'autre la manifestation de la langue dans la communication vivante. (130)

- 28 Le dédoublement de la linguistique ne sera fixé, dans sa terminologie, qu'en 1966, mais il est déjà présent dans ce texte en même temps qu'est annoncée la propension de ce nouveau domaine à l'élargissement indéfini :

C'est dans le discours, actualisé en phrases, que la langue se forme et se configure.
Là commence le langage. On pourrait dire, calquant la formule classique : nihil est
in lingua quod non prius fuerit in oratione. (131)

- 29 En détournant ainsi une formule classique de la philosophie empiriste, Benveniste propose-t-il un nouveau champ de recherche au linguiste ou lui assigne-t-il le soin de renouveler la philosophie du langage ?
- 30 Les deux démarches, linguistique et philosophique, coexistent de fait après 1964, reliées par le jeu de deux dédoublements autour de trois termes voisins : premier dédoublement : l'analyse du système de signes, dite dès 1966 *sémiotique*, est doublée d'une analyse du discours, dite *sémantique* mais, deuxième dédoublement : le deuxième élément de cette double analyse linguistique, est appelé à se prolonger dans un vaste programme aux limites indéfinies, proche d'une anthropologie culturelle, que Benveniste résume sous le terme *sémiologie*, et précise à l'occasion par le terme *métasémantique* (1969, II, 66).
- 31 J'ai déjà tenté de resituer dans l'oeuvre de Benveniste cette obsession d'une théorie unitaire¹² ; il se rattache par là à ce mouvement qui, en Europe, à la fin des années 60, se cherchait un nom, *sémiotique* ou *sémiologie* ? Si *sémiotique* l'a emporté, c'est sans doute sous l'effet de la sémiotique américaine, rejeton d'un positivisme bien installé, mouvement dont Benveniste, héritier affirmé de Saussure et fidèle au terme *sémiologie*, reste très loin ; il partage cependant avec ses contemporains sémioticiens l'ambition de décrire la globalité du monde social en termes de systèmes de signes, s'autorisant ainsi de la « science » linguistique pour un projet philosophique. C'est peut-être une pente inévitable dès qu'on veut traiter de la référence ; cependant c'est d'abord et avant tout en linguiste que Benveniste a abordé cette description : en s'attachant aux particularités formelles de l'énoncé liées à la situation d'énonciation et aux particularités sémantiques qui s'ensuivent.

Référence et énonciation

La « théorie de l'énonciation »

- 32 Je rappellerai d'abord que, en regroupant certains textes sous ce thème global, on a eu tendance à les isoler du reste de l'oeuvre de Benveniste dont on fait ainsi des lectures disjointes. J'ai tenté de montrer, à l'inverse, que la réflexion sur la « personne », qui se poursuit de 1946 à 1970, traduit des préoccupations qui sont présentes dans l'essentiel de ce que Benveniste a écrit en linguistique générale et souvent en grammaire comparée, soit, pour résumer :
- appliquer la méthode saussurienne à toutes les descriptions concrètes, en ne séparant jamais forme et sens ;
 - chercher par là à saisir le rôle de la signification dans la langue ;
 - élargir ces remarques à une théorie du sens et du sujet, par où (bien qu'il ne l'explicite pas) il se montre proche de la phénoménologie¹³.
- 33 Il est vrai cependant que les textes traitant de l'énonciation ont, par rapport aux autres, au moins deux particularités : d'une part ils s'attachent spécifiquement aux marques (indices) de la subjectivité, alors que les autres développements ne font intervenir le rôle du sujet que dans les interprétations des descriptions¹⁴ ; d'autre part c'est dans ces textes que se formule de façon systématique le programme d'une nouvelle linguistique, celle qui doit traiter de la *phrase*, et par là du *discours*, linguistique du *sémantique* distinguée de la

première (et toujours nécessaire) linguistique du système, dite *sémiotique*. Mais ce programme lui-même ne se met en place, on l'a vu, qu'à partir de 1964 ; lorsqu'on regroupe autour de lui tout ce qui concerne les indices de la personne et la subjectivité, c'est par une construction après coup, qui occulte ce qui précède, et prépare, ce résultat. Il n'y a pas chez Benveniste de révolution énonciative ; la recherche des traces de la subjectivité dans les formes linguistiques est présente d'emblée et se théorise peu à peu entre hésitations et affirmations.

- 34 Je tenterai ici de montrer que le changement repéré dans la problématique benvenistienne de la référence est lié à la mise en place de cette théorie de l'énonciation et que c'est ce qui fait la spécificité de sa sémantique.

La référence

- 35 On se rappelle que, dans le texte pivot de 1964, Benveniste affirme qu'une langue naturelle, à l'inverse d'un langage logique, signifie d'emblée. Dans ce même texte on a vu que la référence, toujours distinguée de la signification, devient domaine d'étude du linguiste, sommé désormais de poursuivre l'analyse du système par celle des phrases et par là du discours, car ces « deux univers différents (...) donnent lieu à deux linguistiques différentes » (130). Mais quelle sera la méthode si l'on ne veut pas ramener l'analyse du sens à une analyse logique à la manière de la sémiotique américaine ?
- 36 Benveniste ne pose pas alors cette question mais on peut penser qu'il y a répondu précisément dans ses analyses concrètes où, prenant en compte les marques particulières de l'énonciation d'un sujet dans la langue, c'est en linguiste qu'il reprend le problème logique de la référence. La description de ces marques en effet, amorcée en 1946 et poursuivie jusqu'en 1970, a élargi la notion de référence à l'ensemble de la situation d'énonciation. Selon que cette dernière est expérimentée ou non par un sujet assumant le discours énoncé, certaines formes linguistiques sont soumises à des variations réglées. Benveniste va situer sa nouvelle linguistique, celle qu'à partir de 1966 il appellera indifféremment *linguistique du discours* ou *sémantique* dans la description de ces types d'énoncés qui ont la particularité de ne plus dissocier sens et référence, particularité dépendant uniquement de la présence d'un sujet marquée dans l'énoncé.

Des indicateurs de la personne à la phrase

- 37 Dans les analyses concrètes au fil desquelles s'élabore la théorie de l'énonciation, il ne s'agit d'abord que de dégager les particularités formelles de certaines unités. Ainsi en 1946, Benveniste se contente d'opposer la « corrélation de personnalité : « je-tu » » portant « la marque de la personne » à « il » qui « en est privé » ; il ne fait alors intervenir ni la phrase ni la référence. Son analyse est développée selon le modèle qui lui est habituel : description, puis interprétation, d'oppositions formelles. Mais dès 1956 la question de la référence intervient à propos des pronoms. Dans ce texte - qui élargit l'analyse linguistique à un « problème de langage » - sont mises en place des notions et oppositions fondamentales, en particulier « la distinction entre les signes qui réfèrent à la réalité, à des positions 'objectives' dans l'espace ou dans le temps et les signes 'vides', non référentiels par rapport à la réalité, ne renvoyant qu'à une réalité de discours qui est chose très singulière » (I, 252).

- 38 La particularité référentielle des indicateurs de la personne ainsi mise en évidence consiste en ce que sens et référence ne sont pas distingués :

Chaque **je** a sa référence propre et correspond chaque fois à un être unique, posé comme tel (...). **Je** signifie « la personne qui énonce la présente instance de discours contenant **je** ». (252)

- 39 Pour la première fois apparaît clairement la complexité du lien signification-référence, complexité qui finira par imposer la prise en compte des deux points de vue, car le linguiste se trouve confronté à deux plans qui semblent s'opposer mais relèvent également d'une description formelle :

La langue comme répertoire de signes et système de leurs combinaisons, d'une part, et de l'autre, la langue comme activité manifestée dans des instances de discours qui sont caractérisées comme telles par des indices propres. (257)

- 40 On peut voir ici comment la question logico-sémantique de la référence s'impose à l'analyse linguistique : c'est d'abord à travers le traitement du phénomène de la *sui-référence*, dans la mesure où il se manifeste formellement. Hors du cadre logique classique Benveniste dessine ainsi ce qu'il appellera le domaine du discours (ou du sémantique), mais qui ne se dit encore qu'analyse de la *communication intersubjective*, limitée à la description de signes très particuliers :

Dépourvus de référence matérielle ils ne peuvent pas être mal employés ; n'assertant rien ils ne sont pas soumis à la condition de vérité et échappent à toute dénégation. (254)

- 41 Cette description concerne tous les indicateurs de la personne, qui se manifestent en particulier à travers toutes les variations du paradigme verbal, dont la description occupe l'article de 1959 ; elle ne laisse que peu de place au domaine de la non-personne, domaine ordinaire de la sémantique d'inspiration logicienne. Dans ce texte, « Les relations de temps dans le verbe français », comme dans celui de 1958, « Les verbes délocutifs », on peut s'étonner que la propriété d'auto-référence, théorisée sinon nommée dès 1956, ne soit guère reprise. En fait Benveniste ne s'attache alors qu'à la description de la subjectivité telle qu'elle est marquée par la langue ; c'est dans ce cadre encore qu'il parle de discours ; cette nouvelle approche du système verbal, par laquelle Benveniste sépare l'"énonciation historique et le plan du discours révèle des relations et des oppositions qui sont la réalité de la langue" (250).

- 42 Des relations et oppositions de même type, marquant la subjectivité dans la langue, sont aussi longuement examinées dans un deuxième texte de 1958 (« De la subjectivité dans le langage ») où Benveniste rejoint en linguiste les remarques des logiciens sur les verbes d'attitudes propositionnelles et celles d'Austin sur le performatif. Il y détaille les particularités des formes verbales telles que « je suppose, je présume... » par lesquelles « j'implique que je prends une certaine attitude à l'égard de l'énoncé qui suit » (I, 264), puis les cas tels que « je jure, je promets » où

l'énonciation s'identifie avec l'acte même ; mais cette condition n'est pas donnée dans le sens du verbe ; c'est la « subjectivité » du discours qui la rend possible. (265)

- 43 La question de la référence est alors explicitement reprise, dans les termes de 1956 :

A quoi donc **je** se réfère-t-il ? A quelque chose de très singulier, qui est exclusivement linguistique : **je** se réfère à l'acte de discours individuel où il est prononcé, et il en désigne le locuteur. (261)

- 44 Enfin lorsque, en 1963, Benveniste répond directement aux philosophes, en particulier à Austin, il est amené à préciser en quel sens et dans quelle mesure il use de ce terme *performatif* et par là à insister sur l'auto- ou sui-référence :

Cela conduit à reconnaître au performatif une propriété singulière, celle d'être sui-référentiel, de se référer à une réalité qu'il constitue lui-même, du fait qu'il est énoncé dans des conditions qui font acte. De là vient qu'il est à la fois manifestation linguistique, puisqu'il doit être prononcé, et fait de réalité en tant qu'accomplissement d'acte. L'acte s'identifie donc avec l'énoncé de l'acte. Le signifié est identique au référent (...). L'énoncé qui se prend lui-même pour référence est bien sui-référentiel. (I, 273-74)

Théoriser les résultats

- 45 Après 1964, avec la prise en compte de la phrase et des deux domaines, la question de la référence est liée à la mise en place théorique de cette deuxième linguistique. Les descriptions qui ont permis d'introduire le cas de la sui-référence sont faites pour l'essentiel ; Benveniste s'emploie désormais à en théoriser les résultats. Seul un texte de 1965 reprenant longuement le paradigme des pronoms français, vient confirmer « que la troisième personne est foncièrement différente des deux autres » (I, 214), ici par la description comparée du fonctionnement des *antonimes*, à savoir la série *moi, toi, lui* :

MOI est, dans l'instance de discours, la désignation autique de celui qui parle : c'est son *nom propre de locuteur*, celui par lequel un parlant, toujours et seulement lui, se réfère à lui-même en tant que parlant, puis dénomme en face de lui TOI, et hors du dialogue LUI. (II, 200)

- 46 Si l'on excepte quelques observations concrètes à l'appui d'un texte très général sur le *temps linguistique* distinct du *temps physique* (« Le langage et l'expérience humaine » 1965), les articles postérieurs à 1964 en particulier le fameux « La forme et le sens dans le langage » (1966), se contentent de reprendre les résultats des analyses précédentes et de les développer dans une perspective philosophique. C'est une théorie du langage qui s'expose dans le texte de 1969, « Sémiologie de la langue », où se résume *le procès d'appropriation de la langue* par le sujet, grâce à *l'appareil formel de l'énonciation* précédemment décrit. Le double programme de la linguistique est dès lors fixé, de façon quasi dogmatique : rendre compte de cette spécificité unique de la langue :

Elle est investie d'une DOUBLE SIGNIFIANCE. C'est là proprement un modèle sans analogue. La langue combine deux modes distincts de signification, que nous appelons le mode SEMIOTIQUE d'une part, le mode SEMANTIQUE de l'autre. (II, 63)

- 47 La synthèse théorique, bloquant toute question, n'admet (en note) qu'une petite difficulté terminologique :

Nous aurions préféré choisir, pour faire ressortir cette distinction, des termes moins semblables entre eux que SEMIOTIQUE et SEMANTIQUE, puisque l'un et l'autre assument ici un sens technique. Il fallait bien cependant que l'un et l'autre évoquent la notion du *séma* à laquelle ils se rattachent tous les deux quoique différemment. Cette question terminologique ne devrait pas gêner ceux qui voudront bien considérer la perspective entière de notre analyse. (63)

- 48 Mais cette différence de rattachement, précisément, a-t-elle été réglée au terme de ce long parcours ?

Enfin, quelle sémantique ?

- 49 Essayons de ressaisir la logique de cet itinéraire telle que la reconstituent les derniers textes : la volonté de dépasser la linguistique des unités vers une linguistique de la phrase oblige à introduire la question de la référence :

Elle (*la langue*) se manifeste par l'énonciation qui porte référence à une situation donnée ; parler c'est toujours parler de. (1969, II, 62)

- 50 Ainsi référence et énonciation sont liées :

En tant que prédication individuelle l'énonciation peut se définir par rapport à la langue, comme un procès d'*appropriation*. Le locuteur (...) énonce sa position de locuteur par des indices spécifiques (...). Mais immédiatement, dès qu'il se déclare locuteur et assume la langue, il implante l'*autre* en face de lui (...). Enfin dans l'énonciation, la langue se trouve employée à l'expression d'un certain rapport au monde (...). La référence est partie intégrante de l'énonciation. (1970, II, 82)

- 51 La prise en compte de la référence, pourtant, ne semble concerner d'abord que les cas particuliers de la *sui-référence* :

La présence du locuteur à son énonciation fait que chaque instance de discours constitue un centre de référence interne. Cette situation va se manifester par un jeu de formes spécifiques dont la fonction est de mettre le locuteur en relation constante et nécessaire avec son énonciation. (1970, II, 82)

soit les cas particulier où désignation et signification coïncident : « le terme *je* dénotant l'individu qui profère l'énonciation », à cela se réduit sa signification.

- 52 Qu'en est-il alors des autres termes de la langue, ceux qui intéressent classiquement la sémantique, « les entités qui ont dans la langue leur statut stable, plein et permanent », distinguées de « celles qui, émanant de l'énonciation, n'existent que dans le réseau d'individus que l'énonciation crée et par rapport à l'«*ici-maintenant* du locuteur » » (84) ? Si l'on suit la division sémiotique/sémantique, solidement réaffirmée en 1969, ces termes objectifs relèveraient, d'une part de l'étude sémiotique, en tant qu'éléments du système, d'autre part de l'étude sémantique en tant qu'ils constituent des phrases, des *messages*, du *discours*, par où la langue est mise en emploi. Dans cette deuxième analyse se traite la référence :

Le sémantique prend nécessairement en charge l'ensemble des référents, tandis que le sémiotique est par principe retranché et indépendant de toute référence. L'ordre sémantique s'identifie au monde de l'énonciation et à l'univers du discours. (64)

- 53 Mais alors, dans la mesure où l'énonciation, c'est à dire « l'acte même de produire un énoncé » est « le fait du locuteur qui mobilise la langue pour son compte » (80), la distinction entre la *sui-référence*, unique et évanouissante dans chaque acte d'énonciation, et la référence aux termes « qui ont leur statut plein et permanent » ne peut plus tenir ; tout rapport à la référence, dans la langue mise en emploi, dépend de la *sui-référence* ; la référence ne concerne que la situation chaque fois unique du locuteur.

- 54 C'est ce que, finalement, le texte de 1970 laisse entendre lorsque, après avoir rappelé que l'énonciation est « responsable de certaines classes de signes qu'elle promeut littéralement à l'existence » (84), Benveniste élargit son rôle à l'ensemble du fonctionnement de la langue :

Outre ces formes qu'elle commande, l'énonciation donne les conditions nécessaires aux grandes fonctions syntaxiques,

interrogation, intimation et jusqu'à l'assertion, domaine qu'on croyait pouvoir réserver à l'objectivité :

Moins évidente, peut-être, mais tout aussi certaine, est l'appartenance de l'assertion à ce même répertoire. Dans son tour syntaxique comme dans son intonation, l'assertion vise à communiquer une certitude ; elle est la manifestation la plus commune de la présence du locuteur dans l'énonciation. (84)

55 De même lorsqu'étaient distingués, en 1959, les deux plans d'énonciation de l'histoire et du discours, on se rappelle que l'énonciation historique dépendait, en somme, de « l'intention historique (...) une des grandes fonctions de la langue » (I, 239), autrement dit du « dessein historique » de l'écrivain choisissant d'effacer sa présence afin que « les événements semblent se raconter eux-mêmes » (240, n. 1, 241).

56 Ainsi l'analyse sémantique programmée par Benveniste veut rendre compte, sans doute, de la médiation aux objets opérée par la langue, mais son projet n'est pas d'éclairer les conditions d'une mise en correspondance ni, en particulier, de la mettre en relation avec les conditions de vérité. Il est ainsi très loin des recherches qui ne voient le passage d'une sémantique du mot à une sémantique de la phrase qu'avec l'aide de la logique ou, du moins, en sollicitant la notion de vérité¹⁵.

57 Benveniste entend toujours se démarquer des logiciens et, par là, bien qu'il ne le précise pas, sans doute de la sémiotique de Peirce, telle que Morris l'a reprise et développée à sa manière dans sa *General Theory of Signs* (1938). Quand il parle de la référence on ne peut davantage savoir s'il connaît la distinction devenue célèbre de Frege entre *sens* (Sinn) et *référence* (Bedeutung). Il y a cependant un écho de la tradition logicienne lorsque, s'adressant à des philosophes en 1966, il ajoute à l'appui de sa propre « articulation théorique » :

On peut transposer le sémantisme d'une langue dans celui d'une autre, « salva veritate » ; c'est la possibilité de la traduction ; mais on ne peut pas transposer le sémiotisme d'une langue dans celui d'une autre, c'est l'impossibilité de la traduction. On touche ici la différence du sémiotique et du sémantique. (II, 228)

58 Et par là est soudain réaffirmée une confiance toute philosophique dans une activité métalinguistique fiable, oeuvre d'abstraction supérieure par où *l'esprit* s'arrache à toute langue empirique :

Ce fait (*la possibilité de la traduction*) révèle la possibilité que nous avons de nous élever au-dessus de la langue, de nous en abstraire, de la contempler tout en l'utilisant dans nos raisonnements et nos observations. La faculté métalinguistique à laquelle les logiciens ont été plus attentifs que les linguistes, est la preuve de la situation transcendante de l'esprit vis à vis de la langue dans sa capacité sémantique. (II, 228, 29)

59 Après cette révérence, lourde de sens, à la tradition philosophique, le dernier mot cependant est bien celui du linguiste :

Mais au fondement de tout il y a le pouvoir signifiant de la langue, qui passe bien avant celui de dire quelque chose. (229)

60 Benveniste y revient dans la discussion qui suit cette communication ; il se situe par rapport à une sémiotique logicienne en affirmant qu'un linguiste ne peut séparer syntaxe et sémantique et en intégrant la pragmatique dans la sémantique :

A partir du moment où la langue est considérée comme action, comme réalisation, elle suppose nécessairement un locuteur et elle suppose la situation de ce locuteur dans le monde. Ces relations sont données ensemble dans ce que je définis comme le sémantique. (234)

- 61 Une telle analyse sémantique ne rencontre donc que ponctuellement les préoccupations des philosophes analytiques (sur le performatif, la compositionnalité... ; son objectif est beaucoup plus proche de celui d'un philosophe comme Ricoeur, dont on sait qu'il s'est d'emblée intéressé aux propositions de Benveniste et les a utilisées pour redéfinir « les échanges entre structure et événement, entre système et acte » (1967, 819).
- 62 La référence qu'une telle approche sémantique prend en compte, tout en la distinguant du *sens* (renvoyé au système) est celle de la *situation de discours*, chaque fois unique, « à la connaissance de laquelle rien ne supplée », car la phrase, bien loin de se laisser évaluer en termes de conditions de vérité, « n'existe que dans l'instant où elle est proférée et s'efface aussitôt. C'est un événement évanouissant » (1966, II, 227).
- 63 En somme la sémantique que Benveniste annonce est une sémantique de la personne dans son rapport au monde, de ce sujet que, très vite on a appelé *sujet de l'énonciation* ; celui-là même dont J.C. Milner montre, à propos des phrases exclamatives, que le prendre en compte dans la théorie linguistique revient à montrer l'impossible formalisation et complétude de celle-ci.¹⁶ On se rappelle que Milner, sous les termes de *référence actuelle* et *référence virtuelle* reprend la différence désignation / sens, afin que la terminologie « ne dissimule pas la mise en articulation » des deux plans (1978, 26) ; mais, sa démonstration syntaxique retrouve « les effets d'une instance en elle-même non formalisable et non représentable : le sujet de l'énonciation » ; d'où sa conclusion :
- C'est le réel de la langue lui-même qui, en certains de ses lieux, ne peut être décrit intégralement que par l'adjonction au formalisme de termes qui le subvertissent ; c'est la langue elle-même qui ne peut être parcourue totalement qu'au regard d'un point qui, comme totalité, la défait. (374)
- 64 Est-ce pour des raisons similaires, intrinsèques à la nature des phénomènes visés, que Benveniste n'a pas, finalement, proposé de méthode de description applicable à sa théorie du sémantique ? On peut aussi penser que le rapport à la référence, tel qu'il le voit, vise au delà des possibilités de description linguistique la tradition philosophique de réflexion sur le sens dans laquelle s'inscrit Ricoeur. On sait que, lorsque celui-ci reprend l'apport de Benveniste, avec le souci de « préserver le dialogue entre la philosophie et les sciences humaines », il développe ses analyses de la référence « sur l'arrière-plan de la nouvelle ontologie herméneutique » (de Heidegger et Gadamer). La définition qu'il propose alors de la référence rappelle certaines expressions de Benveniste qui pouvaient surprendre parfois ses lecteurs linguistes. Ce dernier, cependant, aurait-il souscrit à l'aveu suivant du philosophe :
- J'avoue très volontiers que ces analyses présupposent sans cesse la conviction que le discours n'est jamais *for its own sake*, pour sa propre gloire, mais qu'il veut dans tous ses usages, porter au langage une expérience d'habiter et d'être au monde qui le précède et demande à être dite (...) préséance d'un être à dire à l'égard de notre dire. (1986, 33,34)
- 65 Je resterai sur cette question.¹⁷

BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE, E. (1946) Structure des relations de personne dans le verbe, *BSL* XLIII, fasc. I; 1966, ch. XVIII
- BENVENISTE, E. (1949) Système sublogique des prépositions en latin, *Travaux du Cercle linguistique de Prague*, vol. V; 1966 ch. XIII
- BENVENISTE, E. (1954a) Tendances récentes en linguistique générale, *Journal de psychologie*; 1966 ch. I
- BENVENISTE, E. (1954b) Problèmes sémantiques de la reconstruction, *Word*, Vol. X; 1966 ch. XXIV
- BENVENISTE, E. (1956) La nature des pronoms, *For Roman Jakobson*, La Haye, Mouton; 1966 ch. XX
- BENVENISTE, E. (1958a) Les verbes délocutifs, *Mélanges Spitzer*; 1966 ch. XXIII
- BENVENISTE, E. (1958b) De la subjectivité dans le langage, *Journal de psychologie* 55; 1966 ch. XXI
- BENVENISTE, E. (1959) Les relations de temps dans les verbes français, *BSL* 54, 1959, fasc. I; 1966 ch. XIX
- BENVENISTE, E. (1963) La philosophie analytique et le langage, *Les études philosophiques* n°1; 1966 ch. XXII
- BENVENISTE, E. (1964) Les niveaux de l'analyse linguistique, *Proceedings of the Ninth International Congress of Linguists 1962*, La Haye, Mouton; 1966 ch. X
- BENVENISTE, E. (1965a) L'antonyme et le pronom en français moderne, *BSL* t.LX fasc. I; 1974 ch. XIV
- BENVENISTE, E. (1965b) Le langage et l'expérience humaine, *Diogène*, n°51, Gallimard; 1974, ch. IV
- BENVENISTE, E. (1966, t. II 1974) *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris
- NORMAND, Cl. (1986) Les termes de l'énonciation chez Benveniste, *Histoire, Epistémologie, Langage*, 8.I, pp. 191-206
- NORMAND, Cl. (1989) Constitution de la sémiologie chez Benveniste, *Histoire, Epistémologie, Langage* 11, II, pp. 141-169
- NORMAND, Cl. (1992a) Benveniste: une linguistique saussurienne de la signification, *LINX* n°26, pp. 49-75, CRL Université de Nanterre
- NORMAND, Cl. (1992b) Charles Morris: le rôle du behaviorisme en sémiotique, *Langages*, n°117, pp. 112-117
- RICOEUR, P. (1967) La structure, le mot, l'événement, *Esprit* n°5, pp. 801-821
- RICOEUR, P. (1986) *Du texte à l'action* Seuil, Paris
- VOGÜE (de) S. (1992) Culioli après Benveniste: énonciation, langage, intégration, *LINX* n°26, pp. 77-105, CRL Université de Nanterre

NOTES

1. Cf. *Emile Benveniste aujourd'hui* (Colloque de Tours 1983) ; *Lectures d'Emile Benveniste*, LINX 26, 1992 ; *Emile Benveniste vingt ans après*, Colloque de Cerisy 1995, (à par.) ; pour une bibliographie plus complète, cf. Moïnfar in LINX 26.
2. Cf. Maldidier, Normand, Robin 1972 ; C. Kerbrat-Orechionni, 1980.
3. J.C Coquet, 1991, 1992, 1995.
4. Normand 1992a.
5. Ce travail rencontre sur bien des points Coquet, 1991, 1992.
6. Pour la référence aux textes je donnerai d'abord leur date puis la pagination dans les *Problèmes de linguistique générale* I et II.
7. Normand 1986.
8. Impossible de distinguer chez Benveniste, selon moi, une différence entre *sens* et *signification*, la plupart du temps commutables.
9. Notion longuement développée par de Vogüé, 1992.
10. Position que Benveniste critiquait dès 1954 (I, II).
11. « C'est uniquement je crois, dans ce passage que Benveniste utilise par deux fois cette orthographe avec un **d**. Le critère modal, déontique : référend/aléthique : référent, n'était pourtant pas sans intérêt : ce à quoi **x** (le locuteur, le mot, la phrase...) **doit** se rapporter **vs** ce à quoi **x** se rapporte. » (remarque de lecture de J.C. Coquet).
12. Normand 1989.
13. cf. Normand 1992a.
14. Un exemple, parmi beaucoup d'autres : la différence entre les deux prépositions latines **prae** et **pro** (devant) est renvoyée à la place différente du sujet par rapport à l'objet placé devant lui. (1949, I, 132-139)
15. Cf. R.Martin (1983) : « Une des finalités assignables à la théorie sémantique est la précision des liens de vérité qui unissent les phrases » (11) ; et M.Galmiche (1991) : « Décider que deux phrases ont le même sens ce n'est pas autre chose que d'admettre qu' **elles sont vraies ou fausses en même temps** » (23).
16. « C'est pour la théorie dans son ensemble que l'énonciation et le sujet qui la supporte sont des données irréductibles, dont elle ne saurait rendre compte ». (Milner, 1978, 337)
17. Cet article (déjà long) souffre d'une lacune évidente puisqu'il ne prend pas en compte le *Vocabulaire des Institutions indo-européennes* où la question de la référence est centrale et qui, par sa date se situe au coeur des derniers travaux de Benveniste.

RÉSUMÉS

On se propose d'analyser la façon dont la question, centrale en sémantique, de la *référence*, est traitée dans les textes de Benveniste. On repère d'abord à-propos de la distinction qu'il souligne entre *désignation* et *signification*, un changement de position qu'on met en évidence par la comparaison de deux textes (1954/1964) ; dès lors le linguiste est censé s'occuper aussi de la désignation, ce qui va se formuler dans les deux linguistiques du *sémiotique* et du *sémantique*. Dans un deuxième temps l'analyse du statut de la référence dans la théorie de l'*énonciation* amène à

conclure sur la particularité de cette sémantique : elle ne concerne que la *personne* et donc la *sui-référence* ; par là elle échappe à la réduction logiciste ; mais s'agit-il d'une *sémantique* ?

We propose to analyze how the central question of *reference* in semantics is handled in Benveniste's writings. First we point out, about his distinction between *designation* and *signification*, a shift between two texts (1954/1964); from then on the linguist is supposed *also* to care about designation, which is formulated in two linguistics : *semiotics* and *semantics*. Secondly, the analysis of the status of reference in the theory of *énonciation* leads to a conclusion on the specificity of this semantics: it concerns only the *person* and thus *sui-reference*; therefore it avoids the logicist reduction, but is it *semantics*?

AUTEUR

CLAUDINE NORMAND

URA 381

CRL de Paris X

25, rue Franklin - 92600 Asnieres